

HERMANN ET LA FAMILLE

Dans la majorité des séries d'aventure (*Tintin*, *Spirou*, *Bernard Prince*, *Comanche*), l'état civil du héros est inconnu. On ne connaît pas ses origines ni sa situation familiale. La BD étant le reflet de son époque, les personnages se devaient d'être asexués et ne surtout pas avoir de problèmes de cœur ou de couple. Ils étaient d'ailleurs à l'image de leur lectorat : des bambins plus ou moins attardés. Dans les années quatre-vingt, la donne change. Sous l'impulsion d'auteurs comme Cosey, Auclair, etc., la BD franco-belge se dépoussière et prend un tour plus adulte. C'est à cette époque que Hermann décide de voler de ses propres ailes.

Chez Hermann, la famille n'est pas au centre des préoccupations. Elle n'apparaît qu'en filigrane dans ses œuvres. Mais aussi ténues soient-elles, ses avatars nous en disent long sur la conception de la vie de son auteur et sur l'homme lui-même. Présentation.



Oncle Lukas et tante Martha,
la seule famille de Jeremiah

Jeremiah naît narrativement dans un camp fortifié habité par des cultivateurs. Il est élevé par sa tante Martha et son oncle Lukas avec lequel il ne s'entend pas. De ses parents, on ignore tout. Sans doute ont-ils été tués par la guerre civile qui a déchiré les Etats-Unis et les a réduits à l'état de ruines. Ou par des bandes armées qui font régner la terreur et la désolation partout autour d'elles. A la suite d'une nouvelle attaque meurtrière seuls lui et sa tante survivent. Voilà tout pour le premier tome et c'est tout ce que nous saurons sur lui et son passé familial. Il faudra d'ailleurs attendre le tome 4, *Les yeux de fer rouge*, pour que ce passé refasse surface à l'occasion des retrouvailles entre Jeremiah et sa tante dont il avait été séparé. Cette scène est un des rares exemples dans la production hermannienne où les liens familiaux sont présentés sous une lumière favorable, c'est-à-dire dont une réelle tendresse se dégage. Car, pour le reste, la cellule familiale est passée à la moulinette de l'esprit caustique d'Hermann : grotesque, monstrueuse ou basement mesquine, il n'en reste bien souvent pas grand-chose après le passage du sanglier. Petit florilège.



Jeremiah retrouve tante Martha, un moment de douceur dans un monde de brutes

Chez Hermann, la famille se présente sous plusieurs formes : il y a les parents indignes, les fils tarés, les frères ennemis et le tout à la fois.

Dans *Les héritiers sauvages*, comme souvent dans la production de notre auteur favori, le mal vient de la descendance (même si dans le cas présent elle fut adoptée) : la progéniture du bon vieux Nathaniel se sert de son père adoptif décédé afin de manipuler les membres de la communauté. Particulièrement gratiné, le regard halluciné, Audie rumine sa rage. On se demande quand même comment le brave Nathaniel a pu être assez stupide pour faire du fiston son légataire universel ! Les histoires de famille sont parfois inaccessibles à un « esprit étranger »...



Le vieux Nathaniel apprend ce que signifie se faire promener

Toujours au chapitre des enfants tarés, il y a Ricky Garcia, le fils du gérant de la mine dans *Le petit chat est mort*, qui en toute impunité joue les caïds et les assassins. S'il n'y avait sa mère qui le surprotégeait, son père lui aurait déjà fait comprendre sa façon de voir les choses. Mais ce dernier est faible et capitule devant la mère poule. Qui de la mère, du père ou du fils est le plus monstrueux ? Bien sûr, pour équilibrer ce portrait de famille déplorable, Hermann nous propose celui de Lena. Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette description du bonheur apparent ne fait que souligner le peu de goût de son auteur pour la chose : l'élégante statuare qui égaye le jardin ne saurait nous tromper. Et que dire du gamin qui étrangle les chatons. Sans le vouloir certes, mais quand même !



En effet, pour Jeremiah, la famille ce n'est pas pour lui. Comment lui donner tort tant les exemples qui lui est donné de croiser ont de quoi instiller le doute ? Il faut dire qu'il a déjà ef-

Jeremiah et les promesses d'une vie rangée, pas convaincu ?

fleuré le problème avec Lena et qu'il n'en est pas sorti indemne. Il y a de quoi refroidir un aventurier ! Et, comme dit plus haut, puisque les familles qu'il lui arrive de croiser ne lui donnent pas envie de changer d'avis, il semblerait bien que Jeremiah ne posera jamais ses valises.

Entre Lena et Kurdy, Jeremiah choisit la liberté d'une vie d'errance



Mais il n'y a pas que les enfants qui sont à blâmer. Les parents eux-mêmes, à des degrés divers, s'avèrent souvent de bien mauvais exemples.

Dans *Delta*, comment ne pas se souvenir des deux affreux et de leur « bambin », montagne de muscles et de bêtise ? Certes, cette famille semble unie - encore qu'il ne faille pas se leurrer - mais elle l'est par la cupidité, la dégénérescence et la stupidité. Pas de quoi rêver.

La joie joyeuse des gaies retrouvailles

En légèrement moins gratiné, on trouve la maman d'Alex dans l'album éponyme. Séparée d'elle à l'âge de quatre ans, elle la retrouve adulte. Pas de quoi rêver non plus mais plutôt faire des cauchemars. Entre sa famille humaine et celle qu'elle s'est fabriquée autour de ses chimpanzés, il semble que son choix est vite fait. L'homme descend du singe, certes, mais l'évolution s'est-elle faite dans le bon sens ?, semble se demander Hermann.

En nettement plus cocasse mais carrément givré, voici le père de Winston dans *Trois motos... ou quatre*. Pas méchant, quoiqu'on assiste à une... prise de bec entre lui et son fils, mais complètement déjanté. Au point que rien ne compte en dehors de son élevage de pigeons. Plus sympa que les autres a priori. Mais franchement, un père pareil, ça vous tente ?

On en roucoule d'avance





Le secret en guise de ciment familial

On croise même des familles apparemment bien sous tous rapports. Mais ce n'est qu'une façade, un vernis. Quand on gratte bien, il y a toujours un secret bien caché qui ternit la brillance de la laque. C'est le cas de la famille de Jay Howell, faux amnésique et vrai voleur. Même sa tendre et jolie épouse éplorée est dans la magouille. Décidément, la famille n'est plus ce qu'elle était, mon bon monsieur !

Les relations entre frères ne sont pas épargnées non plus par Hermann. Peut-être parce qu'il a lui-même un frère et une sœur et que tout n'a pas toujours été tout rose

entre eux ? Toujours est-il qu'entre Simon et Sebastian dans *Simon est de retour*, ce n'est pas l'amour fraternel qui règne en maître mais plutôt une haine sourde. D'ailleurs il est de notoriété publique que les haines les plus vives sont celles qui naissent au sein d'une fratrie.

Mon royaume pour un tire-larmes



Mais le salut ne viendra pas non plus des grands-parents. La petite Lizzy en fait l'amère expérience. Comment à son âge pourrait-elle imaginer que sa « granny » a encore des rêves enfouis et des pulsions inassouvies ? Et que celle-ci les noie dans l'alcool ? Même au sein des familles, les mondes de l'enfance et

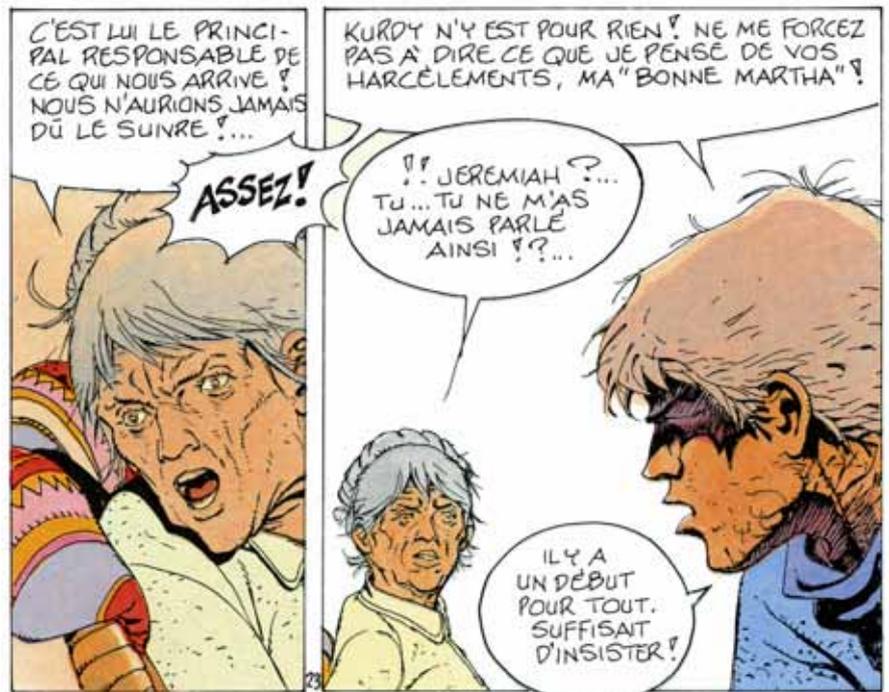
Enfin, un peu d'humanité

Jeremiah s'affranchit de tante Martha

des adultes ont bien du mal à se rencontrer. Quelle que soit notre situation, Hermann nous dit qu'il est inutile de nous bercer d'illusions : petits ou grands, nous sommes seuls devant nos peurs, nos chagrins et nos insatisfactions. Au mieux, l'autre peut nous aider. Mais nous guérir, jamais.

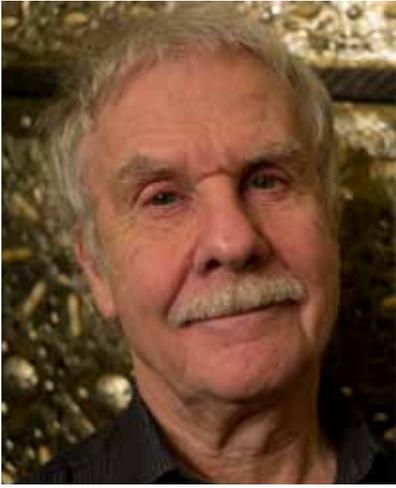
Le docile et naïf Jeremiah, à mesure que les albums passent, murit et s'imprègne d'une vision plus en rapport avec celle de son papa, i.e. Hermann. Lui, qu'on devinait soumis à la volonté de sa tante Martha, s'émancipe. Agacé, il lui dit ses quatre vérités. A ses yeux, sa mère de substitution n'est plus qu'une vieille dame acariâtre qu'il n'hésite pas à remettre à sa place. Le temps de l'enfance est passé, Jeremiah est devenu adulte. Bien sûr, il éprouvera toujours une certaine tendresse pour elle mais rien de plus. Les enfants sont nés pour un jour quitter le nid familial. Et pour couper définitivement le cordon ombilical. Aux parents de s'y faire ou de s'y refuser. Au risque, dans ce cas, de voir leurs enfants se retourner contre eux et d'en souffrir éternellement (*Afromerica*).

Pour terminer, une scène réaliste tirée de *La secte* illustre très bien ce qu'est la famille dans les yeux de notre sanglier des Ardennes préféré :



Sans commentaire...

Après ce petit tour d'horizon, voici un court **entretien** avec Hermann qui nous permet de comprendre un peu mieux les rapports qu'il entretient avec le concept de famille.



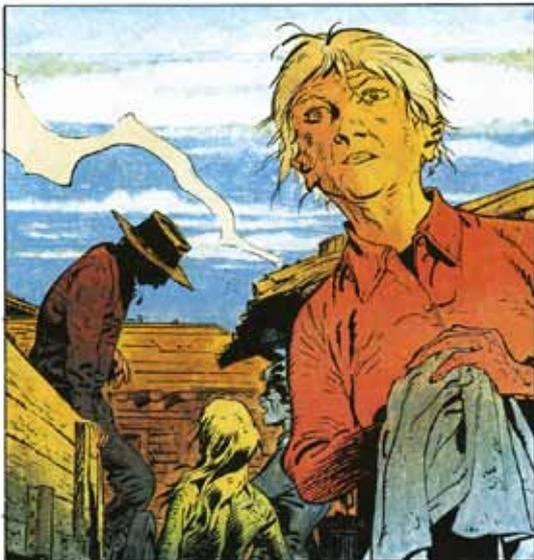
Contrairement à beaucoup de séries d'aventure, la situation familiale de Jeremiah est clarifiée dès le début : il a une tante ...et un oncle qui meurt dès les premières pages. Était-ce voulu de le situer sur le plan familial ?

Je voulais juste une sorte d'orphelin élevé par une tante un peu bigote. Cette idée s'est imposée à moi et comme je suis quelqu'un d'intuitif, je n'ai pas réfléchi plus loin.

Plutôt qu'un oncle et une tante, n'aurait-il pas été plus simple de lui adjoindre des parents ?

Cela ne m'est pas passé par la tête. Sinon, j'aurais émis des regrets.

Dans le contexte de merdier général dans lequel évoluent les personnages, barricadés dans des camps qui les abritent tant bien que mal des dangers extérieurs, l'idée que ses parents étaient sans doute déjà morts assassinés me semblait plus forte. Jeremiah, l'orphelin désormais coupé de ses tuteurs, est totalement livré à lui-même. C'était un bon début.



Tante Martha est bien gentille mais un peu nunuche. Et avec le temps, elle devient acariâtre. L'as-tu imaginée dès le départ comme ça ou a-t-elle évolué au fur et à mesure des récits ?

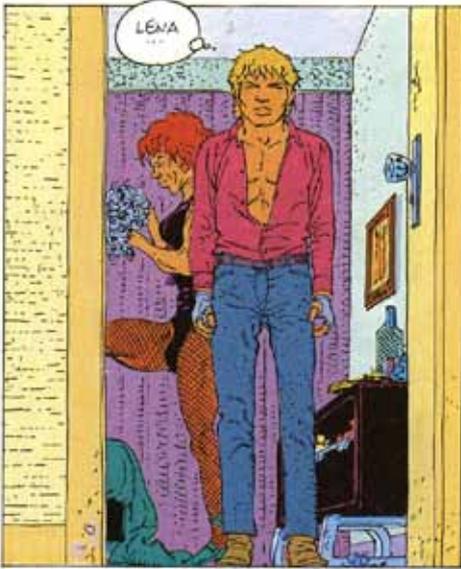
Tante Martha n'est pas nunuche. Elle s'inquiète pour le gamin, c'est normal. En quelque sorte, elle remplace la mère.

Au départ, je l'ai créée sans but précis. Ce n'est un secret pour personne que je lui ai donné les traits de ma propre mère. Lorsque j'ai créé Martha, je ne savais pas encore qu'elle deviendrait un personnage récurrent. Comme chaque personnage créé, il a le potentiel pour être réutilisé plus tard. Ce n'est que bien plus tard que Jeremiah la retrouvera et s'y attachera, du moins dans un premier temps. Car le gamin qu'il est encore ressent le besoin de retrouver cette vieille dame qui l'a pris sous son aile, lui a repassé ses chemises, etc. Contrairement à Kurdy, il a des sentiments humains dits « normaux ». On imagine que la famille signifie quelque chose pour lui. Même si au fil de son évolution, peut-être à force de côtoyer Kurdy, il finit par lui tourner le dos.

Donner à Martha les traits de ta mère, était-ce une manière détournée de régler tes comptes avec elle ?

Non, ma mère, ce n'était quand même pas Folcoche ! Un peu bigote, un peu terne, c'est tout. Evidemment, j'ai grossi le trait. Je n'ai considéré l'analogie que comme un élément en plus, je n'en ai pas fait une copie conforme. Juste une référence. En partie inconsciente.

Mais pas complètement puisque j'ai utilisé son physique et une partie de ses



traits de caractère. Je n'en ai pas fait un champ de bataille. Ma mère n'était pas un monstre. Il y avait des tensions entre nous. Elle était également victime de l'éducation de son époque.

La mort précoce de l'oncle de Jeremiah signifie-t-elle que ton père a un impact moindre sur ta vision de la famille ? Il en est quasi absent.

Franchement, c'est totalement inconscient. Pour moi, c'est surtout la mère qui s'occupe des enfants, moins un père (et encore moins un oncle). C'est plutôt ce que je considère comme un ordre naturel qui s'est imposé à moi. Bien sûr, j'ai davantage vécu avec ma mère qu'avec mon père - nos chemins se sont séparés lorsque j'ai suivi ma mère à Bruxelles, j'avais douze ans. Peut-être ceci a-t-il influencé mon choix de garder en vie Martha et de faire mourir l'oncle Lukas, je l'ignore. Mais je n'ai pas non plus de compte à régler avec mon père.

En revanche, il est certain que mes relations avec ma mère ont toujours été plus complexes qu'avec mon père. Ceci expliquant peut-être cela.

Jeremiah étant assez proche de toi, on peut imaginer que ses actes sont en accord avec ce que tu es. Or, Jeremiah refuse de poser ses valises lorsque Lena lui en fait la demande. La famille est-elle une « empêcheuse de tourner en rond », selon lui ? Et selon toi ?

Je suis plus proche de Jeremiah que de Kurdy. Contrairement à ce que croient certains lecteurs. Si j'avais à croiser Kurdy dans la vie réelle, je changerais de trottoir. Mais dans un récit de fiction, il est évidemment plus amusant que Jeremiah.

Pour vivre une vie aventurière, la famille est en effet une « empêcheuse de tourner en rond ». En revanche, dans la vraie vie, je suis hostile à l'idée de quitter sans arrêt sa propre famille pour aller courir les filles, faire virées sur virées dans le seul but de se sentir libre. J'ai avant tout le sens des responsabilités que la vie de famille impose. Je suis tout sauf un aventurier. Et je déteste voyager.

La liberté ne peut-elle survivre au sein de la famille ?

Bien difficile. Je ne crois pas. Pas seulement à cause des enfants. Même dans un couple, il y a une atteinte à la liberté. Toujours se retrouver avec la même personne, ce n'est pas chose aisée. Mais la liberté absolue n'est pas rose non plus. Vivre libre de toute contingence demande des sacrifices qui peuvent devenir à leur tour liberticides. Ou à tout le moins extrêmement pénibles.

La famille, c'est en quelque sorte l'assurance d'un certain confort. Mais aussi, en contrepartie, une existence en camaïeux. Il faut choisir. Rien n'est simple.



La famille semble être une source de soucis. Chaque fois que nos deux héros se frottent à différentes cellules familiales, celles-ci sont rarement des havres de paix mais servent plutôt de repoussoir. Même lorsque Kurdy évoque son enfance, c'est pour en faire un portrait terrifiant. Il n'y a donc point de salut dans la famille ?

Kurdy a sans doute été abusé sexuellement. Pas fatalement par un membre de sa famille. Dès sa plus tendre enfance, Kurdy a vécu comme un chat sauvage, dans la rue. Il a dû faire l'une ou l'autre mauvaise rencontre.

Du reste, je n'ai pas envie de peindre une famille sans histoire, je trouve cela tristounet et maussade. En revanche, Martha avec son « vieux schnock » (sic) ont une vie plutôt calme et sereine. Ils se sont posés et paraissent vivre plus ou moins heureux. Même si cela ne paraît pas folichon. Mais la vie à deux, ce n'est pas toujours marquant. C'est routinier, toujours un peu la même chose. Je ne peux pas leur en vouloir de s'ennuyer.



Assez étrangement, alors qu'Aymar de Bois-Maury évolue tout au long des neuf premiers albums en tant que chevalier solitaire dont la seule famille semble être constituée par son écuyer Olivier, c'est le jour où sa jeune épouse enfante qu'il décède. Comme si la famille était mortifère...

Là, il n'y a rien d'ironique, c'est juste un calcul pour qu'une suite soit possible : il fallait que la dynastie des Bois-Maury perdure. C'est un parti pris artificiel et une pirouette volontaire pour me permettre d'assurer la descendance du chevalier, rien d'autre. Il n'y a d'ailleurs pas vraiment de famille : Aymar s'est accouplé avec cette jeune femme par désir charnel et non pour l'épouser et fonder une famille. Il n'y a rien entre eux. La naissance de son fils est purement fortuite.

Autant tu sembles fuir la famille dans tes récits, autant tu apprécies la stabilité dans ta vie. C'est paradoxal, non ?

Oui, c'est contradictoire. Être dessinateur et avoir une vie décousue, c'est inconciliable. Il faut du calme et de l'ordre, c'est en quelque sorte la quadrature du cercle. En outre, je ne suis pas un aventurier.

Si j'étais riche, je ne changerais pas de vie. Et jamais je ne me lancerais dans un tour du monde. Je n'aime pas l'inconfort. Partir avec 20 dollars en poche et en avant l'aventure, ce n'est pas pour moi ! *On the road* de Kerouac, je trouve ça nul ! J'ai avant tout envie d'être tranquille là où je suis.

Le mariage, ce fut une forme de calcul ?

Non, pas du tout. J'étais avec une femme que j'aimais (et que j'aime toujours, au passage). Il me semblait somme toute naturel de vouloir poser mes bagages pour vivre avec elle. N'oublions pas que lorsque je me suis marié, je n'étais pas dessinateur mais décorateur d'intérieur. J'étais d'ailleurs très loin à l'époque de m'imaginer que j'allais un

jour le devenir.

Avec le temps, mon besoin de calme s'est accru. Je suis devenu prisonnier de mon métier et de ma tranquillité. Aujourd'hui, sans eux, je deviens fou.

Est-ce une velléité d'exorciser le passé ? Ou de vivre par procuration une vie romanesque débarrassée de toute contrainte familiale ?

Je suis un terrien, je n'ai pas besoin de drogue pour planer. Je pars de quelques bribes d'idées et je me lance dans le dessin. Ce n'est qu'en cours de route que le récit prend peu à peu forme.

Un peu comme le type dont tu parlais, qui part à l'aventure avec quelques dollars dans la poche sans savoir ce que demain lui réserve.

Oui, c'est ça. C'est la seule aventure que je me permets dans la vie. J'ai besoin de cette adrénaline pour créer. Mon aventure, je la vis en rêve à travers mon métier. Je me permets des situations narratives qui restent au niveau du rêve. Et que je n'ai pas envie de vivre dans la vraie vie. Mais alors pas du tout.

Hermann, merci.